



LITTÉRATURE FRANÇAISE. L'Afrique avec Orsenna, le Pakistan avec BHL, l'Algérie avec Boudjedra... Et du rêve avec Orizet.

UNE SÉLECTION DE DOMINIQUE MOBAILLY

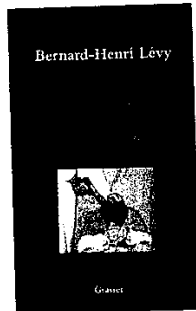
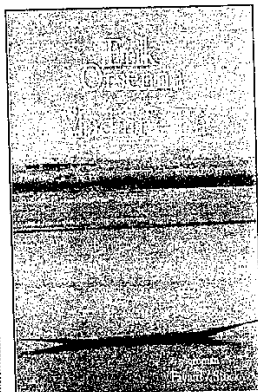
Orsenna, le nègre blanc

Retour d'Afrique. Orsenna est heureux comme un Ulysse, échoué sur la Butte-aux-Cailles où il a installé sa case. S'il a changé? À peine. Erik Orsenna est entré dans la peau d'une femme, et qui plus est d'une Africaine dont il est devenu le nègre, mais à part ça... Il est toujours le même, partagé entre deux amours, Bréhat et le Mali, la mer et la brousse, ces éternités où faire le point, rêver, donner du temps à l'amitié. Pour lui, l'Afrique est une chanson douce, comme la grammaire. Et son destin lui tient autant à cœur que celui de la langue française.

C'est là-bas au Sahel qu'il va régulièrement se lover, depuis les temps lointains où, jeune maître de conférences de Normale Sup, il le découvrit. C'était au Sénégal et avec Senghor. Un coup de foudre pour la terre-mère, pour sa générosité, sa force, sa fidélité et son grain de folie. Toutes ces valeurs auxquelles, après *Besoin d'Afrique* en 1992, il rend aujourd'hui un bel hommage avec *Madame Bâ*, l'âme du fleuve Sénégal. En route...
Madame Bâ, Erik Orsenna Fayard/Stock, 489 p., 22 €

France, mais aussi des histoires de crocodiles, de long nez et d'effluves de sel, de maladie de la boussole, de mafias, etc. Sans oublier un grand-père, héros du Chemin des Dames, un père disciple de Marie Curie, gardien d'une centrale électrique, élève par correspondance du Centre national des arts et métiers. Ni une mère « *traditionniste* », c'est-à-dire savante en choses du passé. Et un mari assassiné, beau berger peuhl, no-made, et conducteur de locomotive... Oui, revoilà Orsenna. Pour notre plus grand bonheur. Il a retrouvé la veine de *L'Exposition coloniale*, qui lui valut le Goncourt en 1988. Un coup de maître à l'époque, pour cet ancien conseiller de Mitterrand. Et une révélation pour les amateurs de gros romans nourris de vitamines : vitamines A comme aventure, B comme bonheur du bavardage, C comme charme, D comme dépaysement, E comme économie, etc. Ceux-là ne seront pas déçus par *Madame Bâ*, l'âme du fleuve Sénégal. En route...

Madame Bâ, Erik Orsenna
Fayard/Stock, 489 p., 22 €



À l'épicentre de l'épouvante

Qui a tué Daniel Pearl ? En se posant la question, dès que fut connue, le 31 janvier 2002, l'exécution du journaliste enlevé par des islamistes à Karachi, Bernard-Henri Lévy savait qu'il entrerait dans un champ de mines. Il l'a fait. D'abord, par amitié pour la victime, cet intellectuel juif, israélien et américain, « *citoyen de la planète, curieux des autres hommes* », ami du monde arabo-musulman, dont il retrace l'itinéraire, depuis Los Angeles où il a visité ses parents, jusqu'à Karachi où Pearl représentait le *Wall Street Journal*. Ensuite, pour cerner le personnage du bourreau, condamné depuis à être pendu : Omar Sheik, né à Londres dans une famille pakistanaise aisée, formé dans les meilleures écoles, et devenu fanatique après un voyage en Bosnie. Enfin, parce qu'il sentait que cet assassinat, après le 11 septembre 2001, soulignait l'entrée de la planète dans une nouvelle terreur. Un an après, quoi de plus ? Un « romanquête » à l'américaine, passionnant et vertigineux, qui élabore des hypothèses : et si Sheik était des services secrets pakistanais ? Et si Pearl en avait trop appris sur leurs liens avec Al-Qaïda ? Pour BHL, il faut aider les démocrates pakistanais et tout craindre de ce pays, « *drogué au fanatisme* » et doté du feu nucléaire...

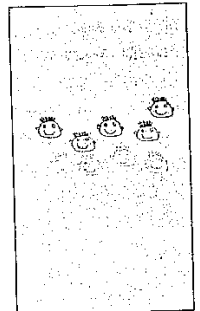
Qui a tué Daniel Pearl ?
Bernard-Henri Lévy
Grasset, 535 p., 20 €



Moi, Sarah, flic à Alger

Alger tremble. Mais ici ce n'est pas la terre qui est devenue folle. Ce sont les hommes, pressés de tuer, et salement. Comme pour souiller leurs victimes de cette saloperie qui les habite et les : « *oblige à patauger dans le sang, l'urine, les excréments; les larmes, la morve, le sperme... l'ordure humaine!* ». Rachid Boudjedra, algérien exilé, ne mâche pas ses mots pour décrire l'horreur. Son œil ? C'est celui de Sarah, 25 ans. flic de la brigade antiterroriste affrontée à toute cette cruauté, qui n'en finit pas de vomir en cachette. Son âme ? L'amour de Sarah pour sa mère humiliée par un mari volage et cynique. Son espoir ? La passion de vivre et d'aimer qui lie Sarah et Selim, flic et philosophe, lecteur de Spinoza, adepte de *l'Éthique du parton*, dans cet *Orange mécanique* de tous les jours. Ici, des barbus éventrent des femmes enceintes, là ils violent et égorgent en pleine classe une fillette coupable d'être bonne élève, ailleurs ils tirent dans le dos d'un petit garçon qui n'aime pas les divisions à virgule et que son maître vient d'envoyer prendre l'air... Un roman terrifiant et toujours nécessaire. Car pendant les travaux de déblaiement, la tuerie continue : le 25 mai à l'aube, huit personnes ont été exécutées par des islamistes à 200 kilomètres d'Alger.

Rachid Boudjedra,
Les Funérailles,
Grasset, 187 p., 15 €



Pour n'y voir que du bleu

Changer d'air ? S'envoler sur *La peau bleue des rêves* et se perdre dans l'azur en mâchonnant un brin d'herbe à l'ombre d'un pommier ? Voici des histoires de bestioles, de courants d'air, d'oiseaux, d'arbres et de fleurs, offertes à vos rêveries de promeneur solitaire, par un joyeux poète d'aujourd'hui : Jean Orizet. Un peu farceur, malicieux et joyeux drille, capable de multiples facéties dont la moindre n'est pas d'imiter André Malraux, il est aussi éditeur de son état, romancier (*L'Homme fragile*, Castor astral, 2002), militant de la cause poétique et créateur avec Marcel Jullian d'une revue spécialisée, auteur enfin d'une dizaine d'anthologies (*Les plus beaux poèmes pour enfants*, 1981, réédité en poche cette année) et signataire de nombreux recueils de poèmes souvent couronnés de prix. Ouf ! Et après ça ? Écouter sa voix. Légère : « *L'hirondelle au voi de feutre caresse tout le poids du monde en se jouant* ». Énigmatique : « *Ma fille marche vers moi, happée par les sapins, déjà/trois vers luisants flambent l'été entre ses paumes* ». Ou gamine : « *Chaque fois que la mouche qui louche /veut se poser au plafond/ elle s'y cogne le front/ et prend du plâtre plein la bouche/Moralité : /Pauvres mouches qui louchez/posez-vous sur le plancher* ».

Jean Orizet
La peau bleue des rêves
Le Cherche-Midi, 95 p., 10 €